





# Maemorya

Cycle des  
HARPES DE VIE

L'engagement

# DU MÊME AUTEUR

## Série MAEMORYA

### Cycle des HARPES DE VIE

Tome 1 — L'initiation	Roman — 2022
Tome 2 — L'éveil	Roman — 2022
Tome 3 — L'engagement	Roman — 2022

## Roman jeunesse

### Série Les voyageuses du vent

Tome 1 — Les voyageuses du vent — Automne 2021

Chris-Mary Day

LES HARPEES  
DE VIE

*L'engagement*



3

Roman

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Copyright © 2022 Chris-Mary Day

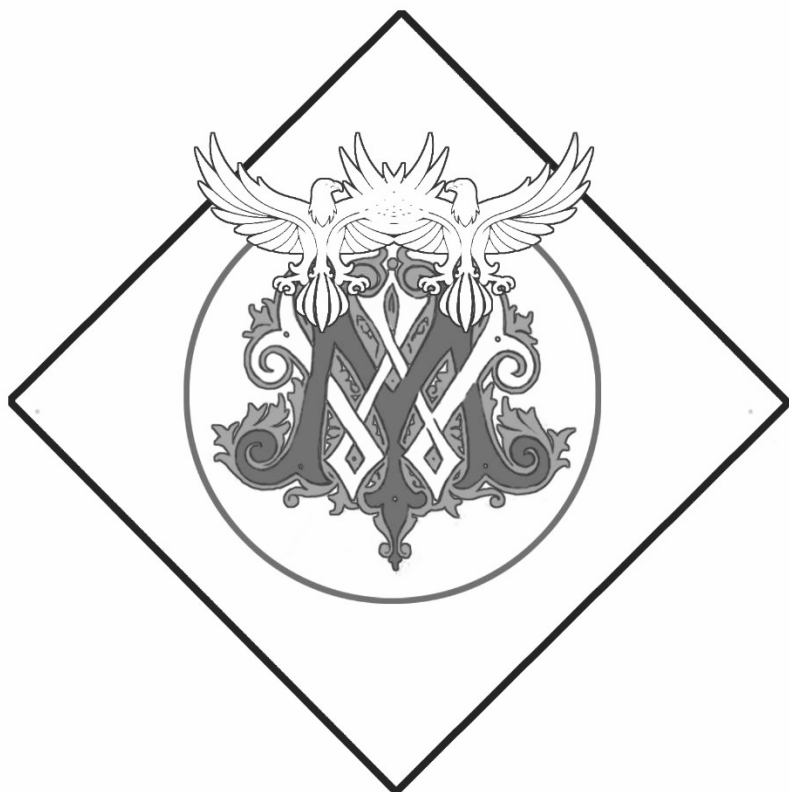
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Illustrations : Chris-Mary Day

ISBN : 979-10-359-5835-0

# L'ENGAGEMENT







*« Je vous dédie ce roman à toi Sophie G. M. et à toi Doowmee R. Vous aurez été sur mon chemin parmi mes deux plus belles porteuses d'espoir et les plus précieux cadeaux que m'aura apportés l'écriture de mes premiers livres. Vos encouragements, votre gentillesse et votre enthousiasme m'ont portée tout au long de ce troisième tome. Vous êtes deux magnifiques sources de rayonnement et d'inspiration. Que la vie vous remercie pour cela. »*



*« Nous ne sommes pas des êtres humains vivant une expérience spirituelle, mais des êtres spirituels vivant une expérience humaine ».*

Pierre Teilhard de Chardin

# *Alchanda 1028 ap* *Calendrier*

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1				
2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29
30	31				

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2			
3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31	

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29
30	31				

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2	3	4	
5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28
29	30	31			

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2			
3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31	

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29
30	31				

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2	3		
4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27
28	29	30	31		

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1				
2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29
30	31				

*Alchanda*  
LM MJ VS D

	1	2	3		
4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27
28	29	30	31		





# Chapitre 1

## Allégeance

Forteresse de Hingenstramin — Comté du Nortern-Moyen —

01 Februmensis de l'aachana 1028 Ap. G.D

COMMENT me sortir de ce piège ? Une fois encore j'étais cernée. Il allait être sans pitié, je le sentais. Ma défaite et ma mort étaient proches, c'était un fait inéluctable. Cela faisait un moment qu'il me poursuivait, qu'il guettait le moindre de mes faits et gestes. J'avais beau essayer de feinter, ça ne prenait pas, ça ne prenait jamais. Pas avec lui du moins. Me protéger ? Oui, mais comment ? Tous ceux qui étaient là pour jouer ce rôle n'étaient plus. Je les avais malgré moi envoyés aux casse-pipes. J'allais bientôt être acculée. Je ne m'en sortirais pas. Ils étaient trop nombreux et trop forts. J'avais un peu honte de ce nouvel échec. Je n'avais même plus l'excuse de la débutante. Cela faisait maintenant plusieurs semaines que je m'entraînais avec Ayoub lors de nos veillées. Il nous avait rejoints dans l'antre des rebelles, comme on les appelait désormais, et je n'arrivais à rien de mieux que ça : me terrer dans un angle en attendant que ma défaite survienne. J'avais eu beau essayer de partir à l'attaque, ma tactique avait échoué et n'avait fait que précipiter ma fin. Ce n'était peut-être pas grand-chose, mais j'aurais tant aimé le vaincre, au moins une fois. Je n'étais de toute évidence pas rodée à l'art de la guerre et encore moins à celui de la stratégie. J'avoue que si j'avais pu faire autrement, je n'en aurais pas été là aujourd'hui. Mais même si on dit qu'on a toujours le choix, me

l'avait-on vraiment laissé ?

Je fis brutalement volte-face. Une porte venait de claquer derrière moi. J'étais si concentrée que je ne l'avais pas entendu approcher. Il avait pourtant dû toquer avant d'entrer. J'étais trop nerveuse ces derniers temps. L'oisiveté me pesait et me tourmentait. Au moins dans l'action, je cogitais moins. Depuis que j'étais arrivée ici, il y a environ une septaine, je n'avais eu d'autre loisir que celui de réfléchir, et réfléchir sans cesse. Que me voulait-on encore ?

« Pardonnez-moi d'interrompre votre partie d'échecs, votre Luminescence, mais on vous mande. On m'a dit de vous avertir que votre... "ténacité" avait enfin payé. Sior Metzger a accédé à votre requête, m'a-t-on enjoint de vous transmettre. Veuillez me suivre, je vous prie. On vous en apprendra plus à l'officine scriptoriale.

— Bien Kelner. Merci de m'avoir prévenue. Comme je vous en ai déjà fait la remarque à plusieurs reprises, j'aimerais que vous soyez un peu moins obséquieux quand il n'y a pas de public. Quant à entrer ainsi, je vous demanderai à l'avenir d'attendre que quelqu'un vous ait répondu avant de pénétrer dans ma suite sans autorisation. Est-ce clair ?

— Très clair, votre Lumin...

— Kelner !

— Ma dame, pardonnez-moi, il est difficile de changer les habitudes.

— Habitudes vieilles d'une seule septaine, Kelner... Veuillez patienter un instant dans le couloir, je vous prie. Je vous y rejoins dès que je suis prête.

— Bien... ma dame. »

Je sentais le sourire à peine voilé d'Ayoub qui regardait avec amusement la scène. Je lui trouvais tout, sauf un caractère risible. Je n'avais que peu de temps pour me rendre présentable et remettre un peu d'ordre dans mes cheveux indisciplinés. Une longue septaine que j'étais enfermée dans cette prison dorée. Pas un instant je n'avais imaginé mon rôle de Lumière comme celui

d'un personnage fantoche. J'avais les mains liées. Ici tout n'était que courbettes, toilettes, protocole, banquets interminables, mâtinés d'une hypocrisie à laquelle je ne me faisais pas.

« N'empêche qu'il t'a sauvé la mise. Un peu plus et ton Sior passait l'arme à gauche...

— Comme chaque fois que nous jouons ensemble, oui, je le sais. Je n'en peux plus de ce jeu pour tuer le temps.

— Nous avons quand même bien avancé, non ? Nous sommes dans la place. Nous continuons quotidiennement ton entraînement, et tu progresses, c'est indéniable. Et puis, tu es encore en vie.

— Encore en vie ! Si c'est ça que tu appelles une avancée ! Ne cesseras-tu jamais de me taquiner ?

— Non, jamais !... Eh ! Attends ! Ne sens-tu rien ?

— Une odeur de sarcasme ou de moquerie, c'est cela ?

— Je ne plaisante pas cette fois. L'atmosphère vient de changer. Ne le perçois-tu pas ? À propos, qu'as-tu sollicité auprès de Sior Metzger ? Pour quoi avais-tu besoin d'une autorisation ?

— J'ai demandé à m'entretenir avec Sior Palendro et sa famille, dans les cachots.

— Quoi ? Tu plaisantes, j'espère ! sursauta Ayoub.

— Non point. Et peux-tu chuchoter s'il te plaît ? Ignorestu que les murs ont probablement des oreilles ?

— Oui, tu as raison. Excuse-moi de te faire redescendre un peu sur Terria, mais... tu es au courant qu'ils n'attendent qu'une occasion pour te jeter toi aussi derrière les barreaux, bon sang ! Je sais bien qu'on a préparé ta venue afin que tout se passe au mieux, mais tout de même. Tu dois rester prudente. Tu pourrais bien glisser sur les marches humides qui mènent aux geôles et y laisser la vie.

— N'aie crainte, Ayoub, je serai sur mes gardes. Je tiens juste à m'assurer qu'ils vont bien. Que ses enfants sont bien traités. Je pressens que c'est ça qu'il me faut faire, même si j'ignore pourquoi.

— Les as-tu déjà rencontrés, ou ne serait-ce qu'aperçus ?

— Non.

— Tu n’as donc aucune idée de ce à quoi ils ressemblent. Je vais t’accompagner alors.

— Je t’en prie, laisse-moi y aller seule. N’oublie pas que je vois au-delà des apparences. Je suis certaine que je saurai les reconnaître. Je dois rejoindre Kelner. À plus tard, Ayoub.

— Sois prudente, Eloïne.

— J’y veillerai. »

Il s’inquiétait, et il y avait de quoi. Je le sentais scruter et essayer de deviner mes intentions alors que je quittais la suite. Je n’en avais aucune en réalité, seulement celle de laisser le destin se dérouler comme il le devait. J’espérais juste qu’il n’allait pas faire une bétise en voulant m’aider. Que pouvait bien cacher ce soudain revirement du Sior de la Contrée, après son net refus d’accéder à ma requête ? Il allait effectivement me falloir rester sur mes gardes. Peut-être cela dissimulait-il un piège, ou autre chose de plus subtile.

Je refermai avec un peu de peine la lourde porte de chêne qui grinça sur ses gonds pour l’occasion. Elle était à l’image de la forteresse : massive, mais vieillissante et mal entretenue. Presque d’un autre temps. Kelner m’attendait sagement au milieu du couloir, mais je ne me faisais aucune illusion sur l’endroit où il avait dû se tenir quelques instants auparavant. Je percevais avec une grande netteté sa trame de vie collée à l’huis de ma suite. Je savais être surveillée de jour comme de nuit par des oreilles et des yeux inquisiteurs. Je n’avais d’ailleurs pas osé noircir mon journal depuis mon arrivée, il y avait un peu plus d’une semaine. Je l’avais protégé, ainsi que me l’avait enseigné Elijah, mais je ne voulais pas courir le risque qu’on me le lise et y apprenne des choses dont on pourrait à l’occasion se servir contre moi. Mes enfants et Ogeschtin avaient déjà été enlevés, je ne pouvais me permettre de mettre en danger les autres personnes qui m’étaient chères. Kirsten était, je l’espérais, en sécurité auprès des « partisans-rebelles » comme ils avaient décidé de se nommer eux-mêmes. Je n’avais eu, jusqu’à présent, aucune nouvelle



récente concernant mes deux garçons et ma vieille et bien aimée Ogeschtin. Nous ignorions où ils se trouvaient tous les trois, mais surtout la vraie question : étaient-ils seulement encore vivants ? J'en avais l'intime conviction. Le lien qui m'unissait à ces trois êtres était fort, et je les sentais palpiter de vie. Mais pourquoi n'avions-nous reçu aucun chantage, aucune demande de rançon de ceux qui les avaient enlevés ? Qu'avaient-ils gagné à faire cela ? Nous supposions les maîtres de l'ordre à l'origine de ce rapt, mais peut-être faisions-nous fausse route. Les aurait-on pris par mégarde pour d'autres ? Cela était fort peu probable. Mais si cette supposition s'avérait, nous ne les reverrions jamais, dès lors que les ravisseurs se rendraient compte de leur méprise. Nous tablions sur autre chose : ils avaient été enlevés sciemment, pour me nuire. Un moyen de m'affaiblir ? Peut-être.

J'étais plongée dans mes pensées, guidée par Kelner qui me montrait le chemin, quand je m'aperçus que nous arrivions dans une partie de la citadelle que je n'avais encore jamais visitée. Je m'efforçai d'oublier un instant mes préoccupations. Il me fallait apprendre à cartographier mentalement le maximum de lieux et de détails, savoir m'orienter où que je me trouve dans cet immense édifice. Cela s'avérerait peut-être un jour utile. Elijah connaissait bien la forteresse et m'en avait dessiné plusieurs croquis qu'il m'avait demandé de mémoriser. Je n'avais eu que quelques trop brèves minutes pour cela, à chaque fois. Il s'empressait ensuite de les récupérer et de les brûler dans l'âtre. Nous ne devons laisser trace d'aucun de nos actes. Tout agissement pouvait sembler suspect à qui avait l'esprit malfaisant. Nul n'était dupe, ni nous, ni le camp adverse, j'en étais convaincue. Mais chacun devait jouer le jeu afin de ne se mettre jamais en position de se faire prendre en train de conspirer. Je vivais un cauchemar. Que faisais-je ici ? J'étais là avant tout pour résoudre le mystère du fléau qui ravageait les populations et trouver comment y mettre un terme. J'espérais aussi, secrètement, découvrir ce qu'on avait pu faire de mes enfants. Tout était lié, j'en étais certaine. Un bruit courait qu'un remède avait peut-être

été mis au point. Si cela se révélait exact, devions-nous le prendre pour une bonne nouvelle, ou pour un nouveau désastre ? D'où venait-il ? Qui le produisait ? Comment était-il fait, que contenait-il ?

J'étais très inquiète à cette idée, car plus nous faisons de recherches sur cette étrange maladie qui décimait des familles entières, et plus nous pensions qu'elle n'avait rien de naturel. Si cette piste corroborait nos pires craintes, étaient-ce les mêmes qui propageaient le fléau et qui proposaient de le guérir ? Dans un tel cas, quelle en était la finalité ? L'argent ? Le pouvoir ? Probablement les deux. Trop de questions dont j'ignorais encore les réponses.

J'avais accepté de me former, puis de m'enfermer dans ce rôle étrange de « Lumière » afin d'aider de mon mieux la Contrée à sortir de ce marasme. Et voilà que non seulement l'épidémie enflait, le nombre de morts ne cessait de croître, et la famine avec, de fait, et moi je m'étais bêtement jetée dans la gueule du loup, sur les conseils qui se voulaient avisés de mon mentor. Je regrettais presque d'avoir laissé derrière moi la résistance, même si je ne leur étais que d'une piètre utilité. Ici, je ne servais vraiment à rien, au moins jusqu'à maintenant. J'espérais qu'avec cette entrevue, la donne allait changer.

Alors que Kelner progressait à travers le dédale de couloirs, je découvrais un peu plus ce palais gigantesque au demeurant glacial. À Hingenstramin, tout était froid. Même la pierre était lugubre pour quelqu'un comme moi qui avait toujours vécu dans le Solbrunant, aux chaumines respirant la chaleur et la lumière. Le soleil, quand il faisait son apparition entre deux averses de neige, n'illuminait le paysage que pendant les très courtes journées de cette saison. Le vent du Nortern soufflait sans discontinuer et s'engouffrait par la moindre ouverture ou fissure, hurlant sa joie de s'infiltrer partout, d'éteindre les lanternes et de conférer au lieu une sensation permanente de tristesse. Plus encore que le froid réel que révélait la buée qui sortait de nos bouches à chacune de nos paroles, c'était l'ambiance qui émanait

de l'endroit qui me gelait jusqu'aux tréfonds de mon être. Je pratiquais de façon assidue la respiration qui réchauffe, mais, si elle avait l'art de revivifier les corps, elle n'avait pas encore celui de réchauffer les âmes et le cœur.

Yana et Léonie m'avaient accompagnée jusqu' dans le Nortern, mais malgré leur présence, je me sentais seule, isolée. Elles avaient été placées dans les quartiers réservés aux hôtes de marque, comme le voulait leur rang de chikitsaks, mais ceux-ci étaient loin de la suite que l'on m'avait attribuée. Je me refusais à voir le mal dans chaque acte, chaque décision en provenance du personnel de la forteresse, mais il était évident que les séparer de moi avait été fait sciemment. Initialement, elles étaient là pour ma protection, mais on nous avait répondu que si nous insistions pour qu'elles veillent sur moi de façon rapprochée, cela serait pris pour un affront direct, pouvant avoir de sérieuses répercussions. Cela noterait mon manque de confiance vis-à-vis de mes hôtes, insinuant qu'ils ne me voulaient pas que du bien. Ou encore, cela sous-entendrait que la garde au service du Sior était incapable d'assurer ma sécurité. Dans les deux cas, je les incriminais. Rien n'avait été dit, tout avait été suggéré. Nous avions les mains liées. Si mes deux amies me protégeaient, la guerre serait officiellement déclarée, ma présence ne serait alors plus d'aucune utilité pour aider qui que ce soit. Si nous nous pliions à leurs exigences et acceptions qu'elles restent loin de moi, je risquais ma vie à tout instant. Nous nous étions permis à mots couverts, dès notre arrivée, de rappeler à qui de droit que, désormais, le peuple avait connaissance de mon existence, comme ils avaient pu le remarquer à la foule qui m'avait accueillie lors de mon entrée dans la forteresse. La Contrée était au bord du gouffre et de la guerre civile, ma mort aurait signifié pour les habitants de la Faranzia, la disparition de leur dernier espoir d'échapper au fléau. Il se disait effectivement que j'étais la seule et l'unique qui était en mesure d'arrêter ce cauchemar, malgré la rumeur de la découverte d'un sérum. La résistance avait bien travaillé en embellissant et en créant de toute pièce ma légende. Elle était

basée sur les récits de vie de mes prédécesseurs, ce qui avait permis rapidement de l'instaurer comme une réalité. Cet espoir que j'incarnais désormais auprès des populations était probablement l'ultime rempart qui assurait encore ma survie.

On avait imposé leur logement à mes deux amies, mais on n'avait pu les empêcher totalement d'être à mes côtés, tout au moins les premiers jours. Sior Metzger voyait d'un mauvais œil leur présence en ces lieux, en sus de celle de mon mentor et de son frère Ayoub, officiellement là pour me former à la harpe céleste. Le Sior avait, de ce fait, attribué un travail à Yana et Léonie, prétextant qu'elles devaient, comme tout un chacun, mériter leur pitance. Elles étaient désormais chargées d'enseigner l'art du combat aux plus jeunes des recrues des maîtres de l'ordre. C'était impensable et pourtant, cela était. Il s'agissait d'un affront direct, d'une manière à peine voilée de nous imposer leur supériorité. De tout temps, les daktardjadus avaient endossé ce rôle d'instructeurs, elles ne pouvaient donc se dérober à la charge que leur imposait le pouvoir en place. Une fois encore, refuser aurait impliqué trop de choses. Ils avaient dû bien se gausser de la bonne blague. Deux chikitsaks entraînant les rangs adverses... Bien entendu, elles s'y étaient pliées, mais donnaient juste le change afin qu'aucun d'entre nous n'ait eu à en pâtir.

Je n'avais toujours pas trouvé la réponse à l'une des questions que je ne cessais de me poser depuis mon arrivée : jusqu'à quel point nous savaient-ils dans la confidence de ce qu'il se tramait. Et qui des habitants de la forteresse et à plus forte raison de la Contrée étaient au courant des dissensions, voire même la guerre ouverte que se faisaient ces deux factions du pouvoir ? Parfois, j'espérais qu'ils nous pensaient plus naïfs et moins renseignés que nous l'étions en réalité. Elijah m'avait appris que si nous, nous n'avions que peu connaissance de leurs agissements, il en était a priori de même les concernant, tout du moins l'escomptait-il. À la différence près que nos rangs recelaient des traîtres, et j'ignorais si en regard, des daktardjadus avaient réussi à infiltrer leur ordre. Cette idée me paraissait juste

inconcevable, quand on savait que pour devenir maître de l'ordre, on devait en passer par un rituel que d'aucuns dénonçaient comme barbare et infâme. Enfin, c'est ce qu'il se disait. Je ne savais en quoi il consistait exactement, mais un daktar ne pouvait se soumettre à un tel rite d'admission sans y laisser sa part de lumière, ou en tout cas sans l'affaiblir. C'est tout du moins la conclusion qui ressortait de nos discussions autour de ce sujet épineux.

Seuls les grands de ce monde étaient probablement au courant de cette opposition fratricide, Daktardjadus et maîtres de l'ordre ayant pour nombre d'entre eux été pendant longtemps frères, avant que les seconds ne retournent leur veste pour prêter allégeance aux anciennes valeurs pré-désolationnistes, choisissant la voie de la peur et de la dictature, à celle de la sagesse. Nous ignorions encore comment une telle chose avait pu arriver, mais la piste des injections qui rendaient violent et s'attaquaient à la glande pinéale était la meilleure que nous ayons. J'avais par ailleurs, toujours la nanoparticule en moi que je surveillais de très près. Pour l'heure, elle ne semblait pas avoir agi de quelque manière que ce soit sur mon métabolisme, sur mes capacités, ou sur quoi que ce soit d'autre. Il allait me falloir sérieusement penser à m'en débarrasser, mais comment, je n'en avais pas la moindre idée. J'avais montré à Elijah, sur un dessin du cerveau, l'endroit exact où elle s'était stabilisée, arrimée pouvais-je même dire, mais il ne connaissait pas non plus le moyen de l'extraire. Même si on pouvait opérer par ablation, elle était si microscopique qu'il n'était pas sûr de pouvoir la localiser. Nous n'avions plus à notre époque ni l'appareillage ni les compétences dont disposaient autrefois ceux qui avaient poussé si loin l'art de la nanotechnologie. J'avais fait une erreur en me l'inoculant, je le reconnaissais désormais, mais il était à présent trop tard pour m'apitoyer. Alors j'allais de l'avant, et j'aviserais le moment venu.



Les couloirs et les escaliers n'en finissaient pas. Suivant sagement Kelner qui ouvrait la marche, je m'étais une fois de plus laissé distraire par mes réflexions. Nous arrivions dans des quartiers beaucoup moins cossus. Les dalles du sol étaient peu entretenues et surtout usées par des siècles de pas qui les avaient creusées en leur centre, formant des anfractuosités où il aurait été aisé de se tordre la cheville. Contrairement au parement des couloirs des nobiliaux, elles n'avaient jamais été remplacées. Nous bifurquâmes une fois encore, gravîmes un long escalier de pierre, aux marches elles aussi très inégales, puis nous débouchâmes dans une immense galerie agrémentée d'une multitude de portes toutes d'aspect très robuste et ornées d'impressionnantes serrures. « Le couloir des scribes », le bien nommé, comme l'indiquait un écriteau enluminé.

Kelner stoppa finalement devant l'une d'entre elles, en frappa l'huis et sans attendre qu'on la déverrouillât, après un bref salut à mon encontre, s'en alla sans autre forme de procès.

La porte tarda à s'ouvrir, et quand ce fut enfin le cas, un vieil homme bossu me fit entrer et me demanda sans aucune courtoisie de patienter, debout, dans un vestibule sombre qui sentait la poussière et le vieux papier. Il allait me recevoir, précisa-t-il, mais il me fallait préalablement attendre la venue de celui qui allait m'accompagner. Tant que l'autre personne ne serait pas là, il n'avait pas de temps à m'accorder. Était-ce la procédure, ou me réservait-on ce traitement pour bien me signifier que je n'étais en aucune manière la bienvenue en cette forteresse ? J'étais lasse de penser ainsi. Ce n'était pas ma façon habituelle de raisonner. J'étais d'un naturel plutôt confiant, mais depuis que j'étais à Hingenstramin, mes illusions sur le monde s'envolaient peu à peu.

Et puis on toqua. Le vieux scribe bossu ressortit de son antre et vint avec empressement ouvrir au nouveau visiteur.

Quand celui-ci pénétra dans le vestibule, ce fut comme un coup de massue. Je ne l'avais pas revu depuis mon arrivée. Il ressemblait à la vision que j'en avais eue alors. Il allait me falloir être très prudente. Ayoub avait eu raison de me mettre en garde. Pour l'usurpateur, les enjeux de ma présence étaient tels que je n'aurais le droit de faire aucun faux pas et l'homme qui se tenait fièrement à mes côtés, ici, en ce jour, me le rappelait de façon hurlante. Il ne laissait rien, jamais, au hasard. Il allait me falloir redoubler de vigilance et me conformer au protocole de mon rang sans faillir.

J'apprenais jour après jour, ce rôle qui à présent était le mien et qui me pesait de plus en plus. Jamais un mot n'avait autant porté son double sens. Je m'étais composé un personnage et chaque jour je l'enrichissais grâce au soutien et aux conseils, non seulement de mes mentors, Elijah et Ayoub, mais également de mes deux désormais plus chères amies : Yana et Léonie. Elles avaient été l'une comme l'autre, en une époque lointaine selon leurs dires, conseillère et amante d'un Sior pour la seconde et garde du corps attitré pour la première. C'est tout naturellement qu'elles s'étaient proposées de m'accompagner dans cette fonction périlleuse de « Lumière » qui en des temps plus cléments aurait été un poste enviable, mais qui aujourd'hui nous faisait à tous courir le risque, à chaque instant, de perdre la vie. Nous en étions tous conscients, et si les autres acceptaient cela avec philosophie, je dois avouer qu'il en était tout différemment pour ma part. Je n'avais vécu jusqu'alors que trente-neuf aachanaé et je trouvais cela bien court. D'autant plus que je savais désormais que mon espérance de vie naturelle équivalait facilement à trois ou quatre existences humaines. Alors, non seulement je m'étais pliée à l'étiquette en m'affublant de la tenue officielle des lumières : grande robe écruée satinée pailletée d'or dans laquelle je ne cessais de m'empêtrer les jambes et qui restreignait mes mouvements et mes déplacements, mais je me devais également d'assister aux auditions et aux réunions des dirigeants, ce qui jusqu'à ce jour n'avait encore jamais été effectif.

Mon arrivée avait réactivé la tradition qui faisait de moi la conseillère des Siors, le bras droit des plus grands. J'étais devenue dès lors, le personnage auprès duquel on était censé se référer pour toutes les décisions importantes à prendre concernant de près ou de loin la Contrée. En réalité, mon rôle de consultante et de guide se limitait pour l'heure à ratifier ou non les propositions faites par Sior Metzger et par sa clique. Je n'avais bien entendu ce pouvoir qu'en apparence, car l'on m'avait fait clairement comprendre que le sort de nombre de ses opposants incarcérés ne dépendrait que de la manière dont j'allais approuver les choix pris.

Mes connaissances en luttes intestines pour le pouvoir étaient proches du néant. Sans mon bon sens naturel et sans la présence et les conseils avisés d'Elijah, il y a fort à parier que je serais déjà à croupir au fin fond d'une geôle humide. Cette mascarade était simplement intolérable, mais cela ne faisait que quelques jours que j'étais là, et pour l'instant, j'avais les mains liées. Il allait me falloir patienter. Il serait ensuite temps d'agir... enfin, je l'espérais. Et pour cela, j'allais devoir me forger une autorité, et vite. « Apprendre à m'imposer, non par la force, mais par mon aura », m'avait dit Elijah. Par la force, c'était évident que ce n'était pas ainsi que je voulais faire avancer les choses, mais par mon aura... Quelle aura ? Quelle autorité ? Alors, je m'écorçais de jouer un rôle, celui de celle qui était sûre d'elle et qui savait où elle allait...

Je m'y étais essayé dès cette première semaine à la forteresse, en me plaçant sciemment à côté de celui que tous ses opposants nommaient désormais « l'usurpateur », Sior Metzger. Je l'avais côtoyé deux fois ces derniers jours, ce qui me suffisait amplement. Je me devais d'assister à son conseil, tout au moins l'officiel, car je ne doutais pas un instant qu'il allait en présider d'autres, beaucoup plus officieux. Ma présence avait également été requise le jour des doléances, qui n'avait été autre qu'une longue épreuve de patience, au cours de laquelle tout un chacun pouvait venir se plaindre auprès de son Sior et lui demander justice et réparation. Cela s'était résumé en réalité en une



interminable succession de rejets. D'ailleurs, le bruit courait depuis l'accession au pouvoir de ce nouveau Sior, qu'il ne servait à rien de se rendre à la forteresse, car nulle réparation ou justice à ce jour n'avait été faite. Je pus constater que cette rumeur était de fait, fondée. J'en étais malade pour les personnes que j'avais vues venir de très loin qui, ignorant ce fait, avaient été reçues de façon dédaigneuse. J'étais intervenue, courroucée par de telles façons de faire, mais bien mal m'en avait pris. Depuis, j'avais entendu dire que le jour même, l'homme dont j'avais accepté la plainte et demandé le dédommagement, avait glissé de façon incompréhensible au bas des escaliers qui menaient à la grande cour centrale de la forteresse. Il était mort sur le coup, la nuque brisée. Le message était clair, mieux valait sous un tel règne que justice ne soit pas rendue, mais que les plaignants repartent entiers chez eux, déçus, mais en vie.

Je rongais mon frein en attendant de trouver comment me rendre utile. C'était ainsi que l'idée d'avoir une entrevue avec Sior Palendro, le Sior légitime, mais désormais déchu, m'était venue. En tant que Lumière, nulle porte n'était censée m'être fermée, en principe. La réalité, bien entendu, était tout autre. On m'avait fait comprendre que n'arborant pas mon médaillon qui faisait assurément de moi une chikitsak et peut-être bien une Lumière, je ne bénéficierais pas des privilèges dus à mon statut. Tous devaient ignorer ma force réelle. Je ne pouvais dévoiler à quiconque que l'on m'avait restitué mon pendentif, c'était prématuré. Il en allait de notre survie. Si l'on me croyait faible, je n'étais de fait que peu à craindre. Je redoutais le moment où Elijah apprendrait qu'en réalité, je le portais depuis que me l'avait remis le sylvestre. J'avais conscience de trahir sa confiance et ce qu'il était, mais c'était un mal nécessaire.

On m'avait signifié en sus que Sior Metzger était bien bon de ne pas m'avoir inculpée pour avoir usurpé ce titre. Sa seule clémence venait du fait que ne croyant pas à ces fadaïses, peu lui importait qui j'étais réellement, tant que cela pouvait contenter le peuple et le servir lui, en lui évitant les frais d'une guerre civile.

Mon entretien, en comparaison, faisait office de peccadille. Il s'agissait là de la version officielle, car j'avais appris depuis qu'il était très superstitieux, et avait décidé de ne prendre aucun risque vis-à-vis de moi. Cela m'allait, puisqu'ainsi j'avais pu entrer dans la place. Par contre, de là à m'attirer ses bonnes grâces, c'était une tout autre affaire. Il avait, pour ne pas simplifier les choses, laissé courir des bruits de forfaiture à mon encontre. Les camps étaient donc partagés entre ceux qui croyaient en moi, et les autres.

En d'autres temps, on m'aurait supplié de venir bénir tous les lieux de l'édifice, et on aurait gardé précieusement comme trophée ou relique, tout objet m'ayant appartenu, ou même que je n'aurais fait que seulement toucher. En ces jours sombres de changement, rares étaient ceux qui recouraient encore à ce genre de pratiques, tant le doute planait au-dessus de ma tête au sein de la forteresse. Il était aussi dit que quiconque altérerait l'intégrité physique ou morale de la « Lumière » serait maudit, lui et sa descendance, à tout jamais. Je ne croyais bien entendu pas à tout cela, et manifestement certains des conseillers siorinaux non plus. Mais nul ne voulant conjurer le sort, cela m'assurait quand même un semblant de sécurité lié à ces craintes ancestrales.

Et c'était probablement l'un des plus dangereux de mes opposants qui en cet instant même se tenait à quelque pas de moi, la mise parfaite, le sourire affable. Un parfum doux émanait de sa personne et emplissait voluptueusement l'atmosphère renfermée du vestibule. Celui-là même n'était autre que le chef suprême des maîtres de l'ordre, celui que j'appelais le « manipulateur de l'ombre ». Nous nous saluâmes comme le devait la bienséance, puis je me détournai de lui, fuyant son regard, mal à l'aise. Je ne l'avais rencontré jusqu'à ce jour, qu'une unique fois, mais je n'étais pas prête à oublier cet homme. J'avais entendu parler de lui, et je m'attendais à voir une personne au visage marqué par la rigueur, la froideur, le sérieux qui incombent à sa fonction. En réalité, je m'étais retrouvée face à un quarantenaire, tout au moins en apparence, plutôt bel homme, bien fait, charmant et charmeur, au sourire enjôleur. Je ne l'en avais trouvé que plus dangereux.

Son parler semblait franc et direct. J'avais failli me laisser avoir par son sourire jusqu'à ce que j'apprenne qui il était. Il était mon ennemi. Il avait fallu que je m'en persuade et que je redouble de vigilance. Sa force résidait de façon évidente dans son habileté à manipuler, flatter, et mettre à l'aise toutes les personnes à qui il s'adressait, moi y compris. Il m'avait fallu, ce jour-là, faire un effort pour ne pas succomber au charisme qu'il dégageait naturellement. C'était lui qui m'avait accueillie avec tous les honneurs, à la descente du solarcar qui m'avait menée jusqu'à la forteresse. Depuis le banquet de réception que l'on avait préparé à mon intention et où j'avais passé mon souper, assise à ses côtés, je ne l'avais plus revu. Mon pendentif que je maintenais à l'abri des regards dans une poche de mon habit n'avait cessé de pulser pendant tout le temps de sa présence à mes côtés. Qu'est-ce qui avait provoqué cela ? J'avais pris cette manifestation comme une mise en garde, un appel à la vigilance. Et en cette nouvelle rencontre, ma dialazélite, dissimulée dans une pochette de fortune que j'avais moi-même confectionnée et que je nouais autour de mes reins, se remit à battre tel un cœur en plein émoi.

Le vieux script bossu, d'un simple geste nous invita à le suivre. Son officine était très encombrée et habitée en de nombreux recoins par des arachnides fort heureux de vivre en ce lieu confiné. Nul siège autre que celui du préposé pour accueillir le visiteur. Le maître suprême de l'ordre me laissa le passage, et ma longue robe effleura ses bottes, tout comme elle dépoussiéra les piles de dossiers qui s'entassaient à même le sol. J'étais mal à l'aise. Le petit homme fourragea dans sa paperasse et nous tendit enfin un formulaire.

« Veuillez, maître Mörkéus, apposer votre sceau sur cette demande de visite.

— Avec grand plaisir. Que ne ferais-je pour combler les désirs d'une aussi charmante personne », ajouta-t-il en me jetant subrepticement un regard narquois. Rien que l'idée que nous allions nous rendre ensemble dans les geôles me glaçait d'effroi. Pourvu qu'Ayoub n'ait pas vu juste dans leur jeu, et que je m'en

sorte indemne. Il était de toute façon, désormais trop tard pour reculer. J'osais seulement espérer qu'il était là dans le seul but de me surveiller. Il s'attendait certainement à ce que je tente quelque chose d'extraordinaire, que d'un claquement de doigts, je délivre les prisonniers peut-être ? De quel prodige, en tant que Lumière, me pensait-on capable ? J'étais pourtant dépourvu de telles capacités... Quoi que dans mon souvenir, j'avais déjà fait évader d'autres personnes incarcérées l'aachana précédente. Mais non, cette fois, je n'allais prendre aucun risque, les enjeux étaient trop grands, à l'échelle de toute la Contrée. Et puis, ma harpe dormait bien sagement dans ma suite. Je ne m'en servais d'ailleurs plus que très rarement et je ne jouais plus que des morceaux d'une grande simplicité. Nous donnions le change avec Ayoub, jouant au maître et à la studiente, mais nous ne voulions dévoiler notre savoir au grand jour, et surtout pas risquer de révéler ce dont j'étais capable avec cet instrument. Jouer me manquait énormément. Cette pratique avait jusqu'à présent été le gage de ma stabilité. Sans elle et ce qu'elle m'apportait, je craignais de m'effondrer. Elle était aussi le lien que j'avais tissé entre Kirsten et moi lorsque nous étions séparés, et j'avoue que ne pouvoir lui envoyer ma musique me fendait le cœur. Je chantais pour lui, mais également pour Ogeschtin et mes deux garçons, le soir, tout doucement, mais je n'osais chanter harpe, de peur, une fois encore, de me dévoiler.

Un coup de tampon plus fort que les autres asséné à une feuille me ramena dans la pièce en présence du scribe et du maître suprême de l'ordre. Le petit homme me tendit sans un mot, papier et plume, et me désigna un emplacement du doigt. Je supposai qu'il fallait que je signe. Je m'exécutai en silence. Ce scribe faisait montre d'une certaine discourtoisie à mon égard. Devais-je m'en offusquer ? En fait, cela n'avait pas grande importance, après tout, chacun étant libre de choisir sa manière d'être. Je lui rendis plume et papier accompagnés d'un large sourire. Je perçus un instant d'hésitation dans son regard, puis sans façon, il récupéra sa paperasse, y apposa coups de tampon sonores et

signature, puis remisa le document dans un dossier. Il prit ensuite une autre feuille qu'il remplit en prenant tout son temps, la parapha, puis la tendit à maître Mörkéus. Il se rassit alors, et se replongea dans son travail, prenant le dossier suivant et se mettant à le lire en nous ignorant royalement. Incroyable !

« Je vous prie de me suivre. Laissons ce brave homme à son labeur et allons rendre visite à la famille Palendro. Soyez assurée qu'ils vont être surpris et flattés de votre visite... Si toutefois ils vous reconnaissent. Vont-ils vous reconnaître, ô lumière de cette époque ? »

Que répondre à cet homme ? Le sarcasme était flagrant. Je l'ignorais bien évidemment. Un vrai Sior était-il capable de discerner d'un seul regard une Lumière ? Cela aurait tenu du miracle. Mais j'avais plus d'un tour dans mon sac. Cette entrevue, je la préparais depuis quelques jours déjà, et je n'allais pas me laisser déstabiliser par la présence de cet « imprévu ». Préférant me taire, je sortis par la lourde porte qu'il maintenait ouverte pour me rendre dans le couloir. Là, j'eus la désagréable surprise de découvrir quatre gardes attendant sagement leurs ordres. J'allais être bien escortée. Je n'en menais vraiment pas large. Le maître suprême me rejoignit alors et me tendit le bras, comme on l'eut fait au cours d'un bal. Une fois encore, comment refuser ? La simple idée de toucher cet homme me révoltait.

« Pardonnez ma discourtoisie maître, mais avec ces beaux atours, si je ne tiens pas mes jupes pour descendre les marches, je risque d'être plus vite en bas que je ne le souhaiterais. Je ne refuse donc point votre bras, mais mes mains vont m'être utiles pour ne pas choir et me rompre le cou.

— Oh, certes, faites donc. Je n'ai pas pour coutume de m'affubler de tels... froufrous. J'avoue que je n'avais pas réalisé la gêne que cela pouvait occasionner aux femmes. » Sans plus d'ambages, il tourna les talons et se dirigea vers les escaliers.

Je le suivis ainsi, encadrée par les quatre gardes, mains sur le pommeau de leur arme. Je crus le chemin que nous empruntions, être celui des geôles, mais pour ma plus grande déconvenue, nous

ne nous engageâmes pas sur les marches qui auraient dû nous conduire vers les couloirs sombres du castel. Au contraire, nous en gravîmes d'autres qui se dirigeaient vers l'une des tours les plus hautes de la forteresse. Vers qui me menait-on ? Était-ce un piège ? Où que l'on m'emmenât, l'épreuve pour monter les marches de la tour était pénible ainsi attifée, tant par l'effort que cela requérait, que par l'inconfort de ces nombreux jupons qui ne cessaient de s'enrouler autour de mes jambes, et qui plus est pesaient un âne mort et se posaient sans cesse sur la marche supérieure. Si je ne prenais garde à les soulever à chaque pas, je risquais de mettre le pied dessus et de m'affaler. Je me fis la promesse, aussi futile fût-elle, que si je sortais vivante de ce qui ressemblait de plus en plus à un guet-apens, qu'en dépit de la bienséance, je porterais désormais d'autres vêtements que ceux-ci, aussi beaux fussent-ils. Je ne les réserverais alors plus que pour les grandes occasions. Quand je vis les dernières marches arriver, j'en poussai un soupir d'aise. L'homme s'arrêta, frais et dispos, tandis que je peinais à reprendre mon souffle.

« Dans quelques instants, vous allez être récompensée de cette montée qui semble vous avoir été une épreuve. Nous sommes parvenus à l'étage où réside la famille de Sior Palendro. N'hésitez pas à profiter du panorama, il est imprenable ». Je lui sus gré de sa courtoisie, malgré l'ironie de ses propos. Il venait de prononcer ces dernières paroles sur un ton qui en disait long sur la sûreté du lieu. La place, tout comme la vue, semblait effectivement inviolable. D'un autre côté, savoir l'ancienne famille siorinale non point dans les sordides cachots, mais en haut d'une tour me réconforta, même s'il y faisait un froid de canard. La vue qui s'offrit à moi par les ouvertures était, de fait, juste grandiose. Le temps était ensoleillé en ce jour, et la campagne environnante, totalement recouverte d'un épais manteau blanc, scintillait de mille feux. Les arbres ployaient sous la neige accumulée, et telles des statues de marbre, enchantaient le paysage dont ils cassaient la monotonie immaculée.

Mon escorte s'arrêta enfin face à une porte massive devant

laquelle veillaient deux gardes armés jusqu'aux dents. S'ils avaient voulu m'impressionner, c'était réussi. On nous demanda la raison de notre venue et un laissez-passer. Les sentinelles finirent par déverrouiller les nombreuses serrures de la porte avant d'en pousser les lourds battants. Alors que nous nous apprêtions à pénétrer dans les appartements du Sior, je sentis une étrange présence, non loin de moi. Un sentiment que je connaissais bien. On nous espionnait. Au bout du passage, une autre porte massive donnait sur le couloir. Plusieurs personnes s'y trouvaient. Était-ce également des prisonniers de haut rang ? Je l'ignorais, mais je distinguais plusieurs présences, presque familières, dérangeantes... Que ne pouvais-je demander à cet homme une réponse sur mon ressenti, sans dévoiler mes capacités à percevoir au-delà du visible ? De derrière le battant entrebâillé de cette porte en fond de couloir, s'échappait un fil de vie, preuve que l'on nous épiait. Je fis abstraction de mes perceptions, et avançai à la suite du maître de l'ordre. Je n'étais pas venue pour ça, même s'il me faudrait en avoir le cœur net, plus tard.

Nous nous retrouvâmes alors dans une sorte d'antichambre très étroite et sombre. L'un des gardiens frappa à un nouvel huis dans lequel un judas s'ouvrit laissant deviner le visage d'un soldat. Il montra le laissez-passer, se recula, sortit, et verrouilla derrière nous. La promiscuité avec le maître suprême, son petit sourire en coin et son regard courant sur mes formes sans aucune pudeur me provoquaient une certaine gêne, mais les khadashi d'entraînement avaient eu cela de bon, je parvenais désormais à dissimuler de mieux en mieux mes sentiments.

La deuxième porte s'ouvrit enfin sur une vaste pièce lumineuse. Deux gardiens étaient postés là également. Celui qui nous avait ouvert s'empressa de refermer derrière nous. On ne plaisantait pas avec la sécurité. Près d'un foyer qui avait peine à chauffer toute la salle, une femme et son époux se tenaient très droits, le regard figé. Leurs expressions étaient un mélange d'étonnement, de peur, de colère retenue. Les deux enfants assis sur un tapis près du feu, qui jusqu'alors avaient dû jouer avec les

poupées de chiffon qui traînaient à terre, étaient comme statufiés et nous dévisageaient avec effroi. Le silence était lourd de sens. L'homme, très certainement Sior Palendro avait d'instant en instant le front de plus en plus plissé, ses poings étaient fermés comme prêts à frapper et sa mâchoire crispée faisait jouer les muscles de ses mandibules. La colère montait de toute évidence en lui. Un geste discret de son épouse lui posant la main sur l'avant-bras sembla l'apaiser quelque peu. Pour qui me prenaient-ils ? Je n'avais pas besoin de parole pour comprendre que l'homme qui se tenait à mes côtés n'était pas le bienvenu.

« Vous vouliez les voir, c'est chose faite. Profitez de ce rare moment qui vous est donné ma dame. »

Alors faisant fi de toute prudence et du protocole, je m'avançai vers les prisonniers. L'un des gardes m'attrapa violemment par le bras et me stoppa net dans mon élan. Sur un geste du maître, il me relâcha. Me frottant le bras de façon ostentatoire, je décidai de ne pas laisser passer cet affront de trop. Je repris en élevant le ton :

« J'ignorais n'avoir pas le droit de saluer vos hôtes de marque. Je suis venue leur parler, alors si je ne le puis, pourquoi m'avoir menée jusqu'ici ? »

— Mais faites donc, s'ils vous écoutent », me défia le maître de l'ordre, me toisant de ses yeux d'une profondeur presque effrayante.

Nos deux regards se percutèrent un instant, lutte silencieuse, mais réelle. Je ne voulais céder, mais la forte présence du Sior dans mon dos me rappela à ma mission. J'étais venue pour lui parler, et c'est la seule chose qui en fait comptait vraiment. Je détournai le regard, laissant le grand maître de l'ordre savourer son apparente victoire, et me tournai vers la famille de plus en plus sur ses gardes. Je fis quelques pas vers elle et mis un genou à terre. Je pressentis l'imperceptible mouvement de l'un des gardes, prêt à fondre sur moi, et perçus au même instant dans mon dos, le geste du maître lui ordonnant de me laisser faire. Je n'avais plus besoin de voir les gens pour connaître leurs intentions, mais



ça, nul autre que moi ne le savait. Comme je l'avais dit à Ayoub, désormais je voyais au-delà des apparences, et les personnes qui étaient là devant moi étaient bien celles que j'étais venue voir.

« C'est un honneur pour moi de vous voir enfin. Je me présente, Eloïne Morgenstern, la nouvelle Lumière de l'époque. Enfin, c'est ainsi que l'on me nomme aujourd'hui. Je suis ici, pour vous rencontrer et prendre de vos nouvelles », m'adressai-je au Sior en me relevant. Les deux enfants étaient allés se placer derrière leur père, toujours aussi effrayés. Que leur avait-on fait pour qu'ils craignent tant notre présence ?

« Que c'est charmant », partit dans un rire le maître suprême de l'ordre.

Ignorant sa remarque, je poursuivis, surprise que l'on me laissât faire. Maître Mörkéus s'était, pendant ce temps-là, approché de l'une des fenêtres. Je pouvais lire la morgue et l'amusement sur son visage. Il ressemblait à un chat qui attendait son heure pour nous sauter dessus et tous nous dévorer. Le visage de Sior Palendro avait changé d'expression et me dévisageait, tandis que sa femme lui serrait désormais le bras, les yeux écarquillés. Leur regard était rivé sur mes yeux verts pailletés. Ils se jetèrent un regard discret.

« C'était donc vrai ! susurra-t-elle. La prophétie est donc bien en train de se réaliser. Les rumeurs seraient-elles donc fondées ? »

La prophétie ? À quoi faisait-elle allusion ? Elle devait se tromper de personne. Je n'osais rien dire, mes chances de les convaincre étant déjà bien minces.

« N'allons pas trop vite ma mie. Les enfants, retournez à votre jeu, allons. Maintenant, attendons de voir ce qu'elle a à nous dire avant de reprendre un quelconque espoir.

— Ah, ah, ah ! s'esclaffa dans mon dos Maître Mörkéus. Reprendre espoir ! Que les humains sont donc naïfs et prévisibles. Ainsi donc, vous croyez en ces légendes de bonne fame, vous croyez que sa simple présence va vous sauver. Que vous êtes crédules !

— Je ne vous permets pas. Que vous et vos acolytes ayez usurpé le trône est une chose, que vous nous manquiez de respect en est une autre, lança froidement Sior Palendro à l'adresse du maître de l'ordre. Pourquoi nous avez-vous amené cette... femme ? Pour vous rire de nous ? Croyez-vous qu'après ce que vous nous avez fait subir, cela va nous atteindre ? Je vous le demande, à vous qui êtes venue accompagner cet... homme, pouvez-vous nous prouver qui vous êtes ?

— Je ne suis point venue pour cela. Peu m'importe que vous me croyiez ou non celle que je prétends être. Je venais juste m'assurer que vous alliez tous bien, et que vos deux enfants ne manquaient de rien. Je vois qu'ils ont l'air en bonne santé, au moins physiquement, même si je lis en eux tristesse et peur. Pour en revenir au but de ma visite, j'ai appris mon Sior, qu'il y a quelques jours cette jolie enfant qui se cachait derrière vous il y a encore un instant, venait d'atteindre sa huitième aachana. Est-ce bien le cas ? »

Je vis la frimousse de l'enfant se relever, soudain intéressée par mes propos.

« La coutume chez moi, dans le Solbrunant, veut qu'on lui confectionne une pâtisserie à base d'une noix amère assez rare au demeurant. Étant l'hôte de cette forteresse qui était vôtre il y a encore peu, j'aurais aimé faire ce présent à cette enfant. Cette gourmandise fort prisée dans notre comté est non seulement un gage de longue vie, mais aussi d'amitié et de confiance. Cependant, j'ai été prévenue à la dernière minute de l'opportunité de venir vous visiter, je n'ai donc pas eu le temps de trouver quelqu'un qui aurait pu me fournir les ingrédients pour confectionner ce gâteau. En tant que Lumière, j'espère pouvoir, à ma prochaine visite, pallier ce manque à la tradition, à moins que quelqu'un ne s'y oppose. En quel cas il faudra avancer de solides arguments, n'est-ce pas maître Mörkéus ? Ou je risquerais d'imposer ma volonté de Lumière, et cela se saura. Est-ce compris ? »

Je sentais la tension monter peu à peu, espérant ne pas trop

en faire avec cette menace à peine voilée. Il me fallait endosser ce rôle, et comme tel, je devais peu à peu apprendre à m'imposer. Si l'homme était contrarié, il n'en laissa rien paraître, il était trop maître de ses émotions pour cela. Était-il un ancien daktardjadu, je l'ignorais. Je poursuivis donc :

« Si nul n'y voit donc d'objection, j'aimerais que l'on me dise où, ou auprès de qui je pourrais me procurer cette noix amère d'*elamane pahkina*, du nom de celui qui la découvrit. »

Un silence lourd s'installa dans la pièce de cette haute tour, seul rompu par le sifflement du vent qui à cette hauteur ne s'arrêtait jamais tout à fait de souffler. Puis les lattes du plancher craquèrent derrière moi. Maître Mörkéus se rapprochait peu à peu de nous, se demandant ce qu'il se tramait. Il ne nous avait pas quittés un seul instant des yeux, et je le sentais de plus en plus interloqué. L'entrevue de toute évidence ne se déroulait pas comme il l'avait prévue.

« Très chère Lumière, ôtez-moi d'un doute. Ce n'est quand même pas pour de telles inept... pour une telle coutume que vous avez demandé à vous rendre ici ? Je suppose que vous étiez motivée par autre chose.

— Absolument pas. Je suis très attachée aux traditions, et je me devais d'honorer celle-ci, là est mon devoir de Lumière.

— Je ne voudrais pas vous paraître désobligeant, mais si c'est pour cette seule raison que je me suis vu contraint de vous chaperonner, nous allons prendre congé, car j'ai de nombreuses tâches qui m'attendent par ailleurs. »

Pendant ce temps-là, alors que les enfants s'étaient remis à jouer en silence, Sior Palendro me dévisageait curieusement. Son épouse avait quant à elle, l'air totalement perdu. Soudain, le Sior lâcha sa femme qu'il tenait dans ses bras dans un signe protecteur et fit un mouvement vers moi. Je sentis les gardes immédiatement réagir, et s'arrêter une fois encore sur un signe ferme de maître Mörkéus, qui lui, ne manquait pas un seul de nos propos échangés.

« Une noix amère dites-vous ? C'est bien cela dont vous

avez besoin pour offrir à Hillena... un peu de douceur. Oui, elle en aurait bien besoin en ces temps difficiles. Je vous remercie de cette gentille attention. Étrange ingrédient pour confectionner un gâteau à une fillette, mais oui, le nom de cette noix me rappelle des souvenirs, maintenant que vous m'en parlez. Je... J'ignore s'il en aura en sa possession, mais rendez-vous chez l'herboriste de la forteresse, Zélig le vieux, comme chacun ici le nomme. Il saura, à défaut d'en avoir, vous mener là où vous pourrez vous en procurer. Une noix amère... Douce bonté... Oui, cela me revient, enfant, ma mère me parlait de cette noix et de sa légende. Elle l'ajoutait une fois l'aachana au moment des fêtes. Elle disait qu'elle procurait félicité, et que c'était elle qui faisait toute la différence dans les mets qu'elle nous préparait. Oui, c'est cette noix qui transformait la recette traditionnelle pour en faire un nouveau plat. Ma fille va aimer, c'est certain.

— Je vous remercie par avance d'accepter ce cadeau. Hillena, cela te fera-t-il plaisir que je revienne et que je t'apporte un peu de bonne pâtisserie ? »

La fillette ne répondit pas, mais je vis ses pupilles briller, et son frère lui donner un coup de coude entendu, les yeux emplis d'envie. Ces deux enfants étaient trop sages et beaucoup trop muets pour leur jeune âge. Le traumatisme devait être grand, cela me fendait le cœur, mais je n'y pouvais pour l'instant rien de plus que cette première approche. Je sentais le regard de plus en plus dubitatif du maître suprême qui essayait de percer mes pensées et mes réactions. Mais rien, je ne lui offris rien sur mon visage ou mon attitude qu'il put décrypter.

« Bien, c'est à regret que je vais alors vous quitter. Je reviendrai dès que la possibilité m'en sera donnée. Mais ce sera très vite, je vous l'assure. Portez-vous bien, et que le vent du Nortern vous apporte le soleil du Solant pour adoucir le climat glacial de ce comté. Acceptez-vous ce gage de jours meilleurs ? »

Avant que quiconque n'ait eu le temps de réagir, nous nous entrelaçâmes les mains, le Sior et moi-même, sous le regard apeuré de son épouse qui s'attendait à voir les gardes bondir sur son aimé.

Mais il fut plus rapide, et recula avant que quiconque n'ait vraiment eu le temps de comprendre. Contre ma peau, mon pendentif réagit et chauffa comme jamais auparavant.

Dame Lucille et ses conseils mémoriels avaient dit vrai. Quelque chose venait de se passer entre le Sior et sa Lumière, un pacte tacite dont seuls nous étions conscients. Je vis le regard du Sior s'illuminer en regardant mes yeux, alors qu'on me faisait reculer sans ménagement. Maître Mörkéus fulminait et incendiait les deux gardes qui avaient mis trop de temps à réagir. Ils eurent beau examiner mes mains et celles du Sior, ils ne trouvèrent rien. Ce qui avait été échangé était autre. Je fis celle qui ne comprenait pas. Nous n'avions rien fait de répréhensible, n'avaient-ils eux-mêmes jamais salué quelqu'un de la sorte ? Que pouvait bien faire une poignée de main à part échanger un peu de chaleur humaine ? leur rétorquai-je. Cela avait de toute évidence déstabilisé le maître suprême qui ne savait plus trop quoi en penser. Je l'entendais grommeler que Metzger n'aurait jamais dû accéder à ma requête, comme il le lui avait conseillé. Les gardes restaient en retrait et ne comprenaient pas pourquoi cette ire soudaine. Rien ne semblait en apparence avoir eu lieu.

J'étais comme ailleurs. Je les entendais, je les voyais, mais rien ne m'atteignait plus. La seule chose que je percevais, c'était la profondeur de l'âme de notre souverain à travers ses pupilles qui ne quittaient plus les miennes. Il semblait comme subjugué. Je lisais son trouble, mais aussi sa joie, son espoir naissant qu'il s'efforçait de cacher. Il m'avait reconnue. Je ressentais ce qu'il avait subi, ses peurs, ses doutes, la souffrance de la trahison, et celle de son corps meurtri après les multiples coups qu'on lui avait assénés. Je m'arrachai à ses yeux, à la profondeur de son trouble, et m'éloignai sans un regard pour la famille siorinale. Je demandai alors à l'un des gardes de m'ouvrir la porte, et il s'exécuta sous le regard furibond du maître qui lui disait qu'il ne l'y avait pas autorisé. Ma voix avait suffi à lui imposer ma volonté. Une fois encore, dame Lucille avait eu raison. Le puzzle peu à peu se complétait, et à chaque pièce, je devenais un peu plus moi-

même. La phrase avait été dite, la phrase avait été entendue, l'échange avait eu lieu, et je venais de faire allégeance à mon vrai Sior. Le monde allait bientôt prendre un nouveau tournant, maintenant, il me fallait passer à la suite du programme, si tout ce qu'il venait de se passer n'avait pas été qu'une illusion.

Je sortis sans peine de cette geôle royale et glaciale. J'espérais que le Sior saurait rester discret et ne rien dire à sa femme, en tout cas pas en présence des gardes. Maître Mörkéus remonta à ma hauteur. Il avait perdu son rictus moqueur et son front plissé en disait long sur son mécontentement.

« Vous vous êtes jouée de moi !

— Ah, bon, et en quoi ? Expliquez-moi.

— Ne faites pas l'innocente. Qu'avez-vous remis au prisonnier ?

— Plaît-il ? Je n'ai rien remis à cet homme. Ne nous avez-vous pas surveillés d'un bout à l'autre de l'entretien ? Votre réputation vous a précédé, si nous avions échangé quoi que ce soit, je doute que vous l'eussiez laissé échapper, n'est-ce pas ? Croyez-moi, je n'ai fait que donner un peu de paix avec cet homme, rien de plus. Je vous l'ai dit, je suis simplement venue là pour prendre de leurs nouvelles. Est-ce un crime dans le Nortern ? Chez nous, nous nommons cela la bienséance.

— Vous voudriez me faire croire que c'est juste pour échanger ces banalités que vous avez demandé à voir les prisonniers. Veuillez ne pas me prendre pour un idiot ! Je pourrais, là, en cet instant vous faire mettre aux fers. »

Je stoppai nette ma descente et le fixant je lui rétorquai :

« Je vous mets au défi d'essayer. »

Un instant, ma remarque le déstabilisa, puis me tournant et n'attendant nulle réponse de sa part, je repris ma descente sans plus un regard. Chacun de mes actes de bravoure et de défi me grisait et me donnait un peu de cette assurance qui me faisait tant défaut, mais il ne fallait pas que j'aie trop loin. Ma place et mon pouvoir ici étaient tous neufs et basés uniquement sur la tradition. Tandis que cet homme et sa clique avaient renversé Sior Palendro

et fait du comte Metzger, le Sior de la Contrée. Il était puissant et dangereux. Mon seul avantage pour l'instant résidait dans l'ignorance qu'il avait de mes réelles capacités. S'il avait su que j'en étais encore à les découvrir et à les explorer, je n'ose imaginer le sort que je subirais à l'heure actuelle. L'homme était resté un instant figé sur les grandes marches usées. Je l'entendis claquer des doigts et rappeler ses gardes. La minute d'après, je me retrouvais seule à arpenter les couloirs labyrinthiques de la forteresse. Parfait, j'allais pouvoir mettre à l'œuvre mon sens de l'orientation pour rejoindre la suite qui depuis de nombreuses générations était allouée aux Lumières successives, et en profiter pour faire un peu de repérage, discrètement, tout le long du parcours.